

da

PARCOURS

BASE

POINT DE VUE

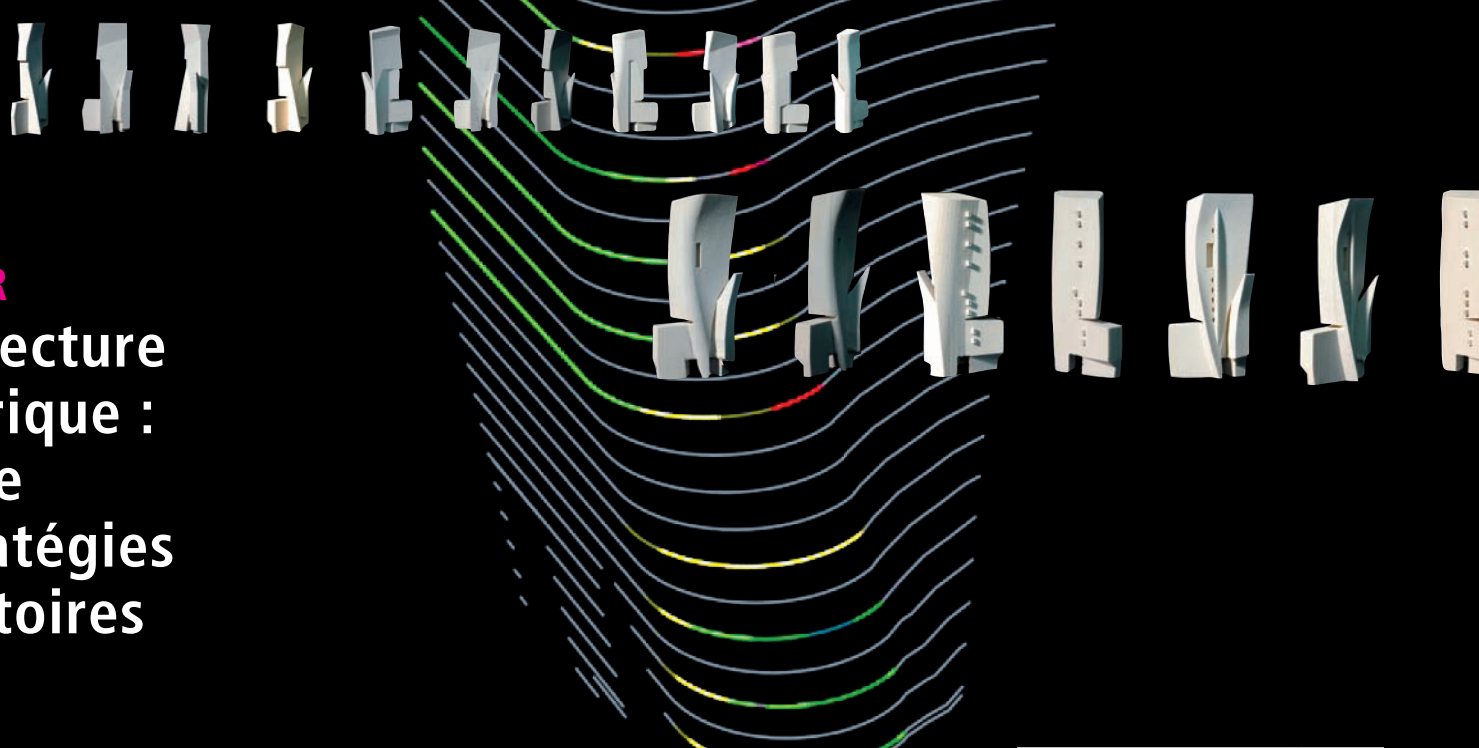
Les ghettos du Gotha : épisode 3

RÉALISATIONS

Terreneuve, Adam Yedid,
Architecture & Climat
Atelier Bruno Gaudin
Bernard Desmoulin
Sophia Tsiraki

DOSSIER

Architecture
numérique :
culture
et stratégies
opératoires



M 01339 - 197 - F: 10,00 €



ÉDITORIAL

INDESCRIBABLE...

Il y a trente ans, le développement des outils de création numérique pour l'architecte s'annonçait comme une révolution, engendrant son lot de héros et prophètes qui renvoyaient les sceptiques à leurs archaïsmes. Mais sans une remise en cause des fondements de la discipline architecturale, l'application des techniques digitales a entraîné nombre de malentendus. L'engouement pour les blobs est à cet égard significatif, les concepteurs de ces volumes néoténiques frisant l'imposture dès lors qu'ils prétendaient que seul leur logiciel en rendait possible la réalisation. Comme si Borromini, Gaudí, Saarinen ou Gaudin n'avaient su concevoir des volumes complexes sans Rhino® ou Catia®. D'autre part, annoncée comme le sésame entre concepteurs et réalisateurs – de l'intuition à l'industrialisation en quelques clics –, la numérisation des processus d'élaboration de ces blobs se révélait également décevante lors de leur mise à l'épreuve sur le chantier. En réaction à ce qu'ils soupçonnaient à juste titre être de la naïveté, les autres architectes se refusaient aveuglément à voir dans les technologies numériques autre chose qu'un outil plus performant, se privant du même coup de leurs formidables potentialités. Mais alors que s'estompe la fascination pour les chimères digitales, des projets conçus numériquement affrontent plus rigoureusement la réalité du chantier, même s'ils appartiennent encore à des commandes exceptionnelles en termes programmatique et budgétaire : le musée d'art de Tel-Aviv de Preston Scott Cohen, la tour Phare de Morphosis ou la Fondation Louis-Vuitton de Frank Gehry. Pour notre dossier de ce mois-ci, nous sommes allés rencontrer ces architectes, ingénieurs et maîtres d'ouvrage qui mettent aujourd'hui ces outils en œuvre. Ils nous parlent autant de la formidable opportunité qu'ils leur offrent que des écueils dont il faut se garder. ■ Emmanuel Caille



En couverture : schéma numérique et versions de maquettes d'étude de la tour Phare de Morphosis à la Défense. © DR. Ci-dessus : 1. Lycée Jean-Mermoz de Dakar, Terreneuve, A. Yedid, Architecture et Climat, arch. © EC. 2 - Pôle de restauration de l'École des arts et métiers à Cluny, B. Desmoulin arch. © L. Boegly. 3 - Musée d'art de Tel-Aviv, vue informatique de la rampe centrale, Preston Scott Cohen arch. © DR.

d'architectures est un magazine libre et indépendant de toute institution, Ordre, entreprise du BTP ou groupe d'architectes. Il est uniquement financé par vos abonnements, la vente en kiosque et l'apport des annonces publicitaires.

SOMMAIRE N° 197 - FÉVRIER 2011

MAGAZINE

- > PARCOURS
6 L'équipe de paysagistes BASE, les enfants terribles de Versailles ?
- > PHOTOGRAPHE
12 Marie Bovo, le labyrinthe et la spirale
- > LE DEHORS DE L'ARCHITECTURE
14 Manifester le suburbanisme.
Entretien avec le philosophe et critique Sébastien Marot
- > POINT DE VUE
20 Les nouveaux ghettos du Gotha. Épisode 3 : la violence symbolique
Entretien avec Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, auteurs du livre
Le Président des riches. Enquête sur l'oligarchie dans la France de Nicolas Sarkozy
- > CONCOURS
24 Réaménagement de la promenade des Ponchettes à Nice
Équipes : CAB architectes (projet lauréat), Bruno Fortier, STOA, Richez_Associés



BULLETIN D'ABONNEMENT



JE VOUS REMERCIE DE ME FAIRE PARVENIR « d'a » AUX CONDITIONS D'ABONNEMENT CI-DESSOUS (TARIF 2010)

PRIX UNITAIRE : 10 EUROS

- 1 AN (9 NUMÉROS) : 82 EUROS TTC
- 2 ANS (18 NUMÉROS) : 164 EUROS TTC
- 1 AN (9 NUMÉROS) TARIF ÉTUDIANTS : 60 EUROS TTC (JOINDRE CARTE)
- 1 AN (9 NUMÉROS) DOM-TOM / ÉTRANGER : 102 EUROS

COMPLÉTEZ ET RENVOYEZ CE BULLETIN ACCOMPAGNÉ DE VOTRE RÈGLEMENT À L'ORDRE DE SEA - SERVICE ABONNEMENTS, 1, PLACE BOIELDIEU - 75002 PARIS
Tél. : 01 48 24 08 97 - FAX : 01 42 47 00 76

SOCIÉTÉ :

NOM :

PRÉNOM :

VOUS ÊTES :

- ARCHITECTE SALARIÉ (ENTREPRISE)
- ARCHITECTE SALARIÉ (INSTITUTION)
- ARCHITECTE LIBÉRAL
- ARCHITECTE D'INTÉRIEUR / DESIGNER
- BUREAU D'ÉTUDES / INGÉNIERIE
- URBANISTE
- ENSEIGNANT
- MAÎTRISE D'OUVRAGE
- AUTRE

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

TÉLÉPHONE FAX

E-MAIL

DA 197

SOMMAIRE N° 197 - FÉVRIER 2011 (SUITE)

DOSSIER

> ARCHITECTURE NUMÉRIQUE :
CULTURE ET STRATÉGIES OPÉRATOIRES

- 32 Une société d'information
- 33 Outil et esthétique
- 34 Simulation et matérialité
- 35 Structure, performance et complexité
- 36 Ornement et signification
- 37 La ville numérique
- 39 « L'alliance du contrôle et de l'imprévisibilité »
Entretien avec l'architecte américain Preston Scott Cohen
- 42 La tour Phare de Morphosis à la Défense
Les points de vue du maître d'ouvrage et du chef de projet
- 46 La Fondation Louis-Vuitton pour la création de Frank O. Gehry
Entretien avec l'équipe de la maîtrise d'œuvre

RÉALISATIONS

- 52 > Terreneuve, Adam Yedid, Architecture & Climat :
lycée Jean-Mermoz de Dakar, Sénégal
- 60 Atelier Bruno Gaudin : extension-reconstruction
de l'hôpital Rothschild, Paris XII^e
- 66 Bernard Desmoulin : pôle de restauration
de l'École des arts et métiers, Cluny
- 70 Sophia Tsiraki : maison théâtre à Athènes

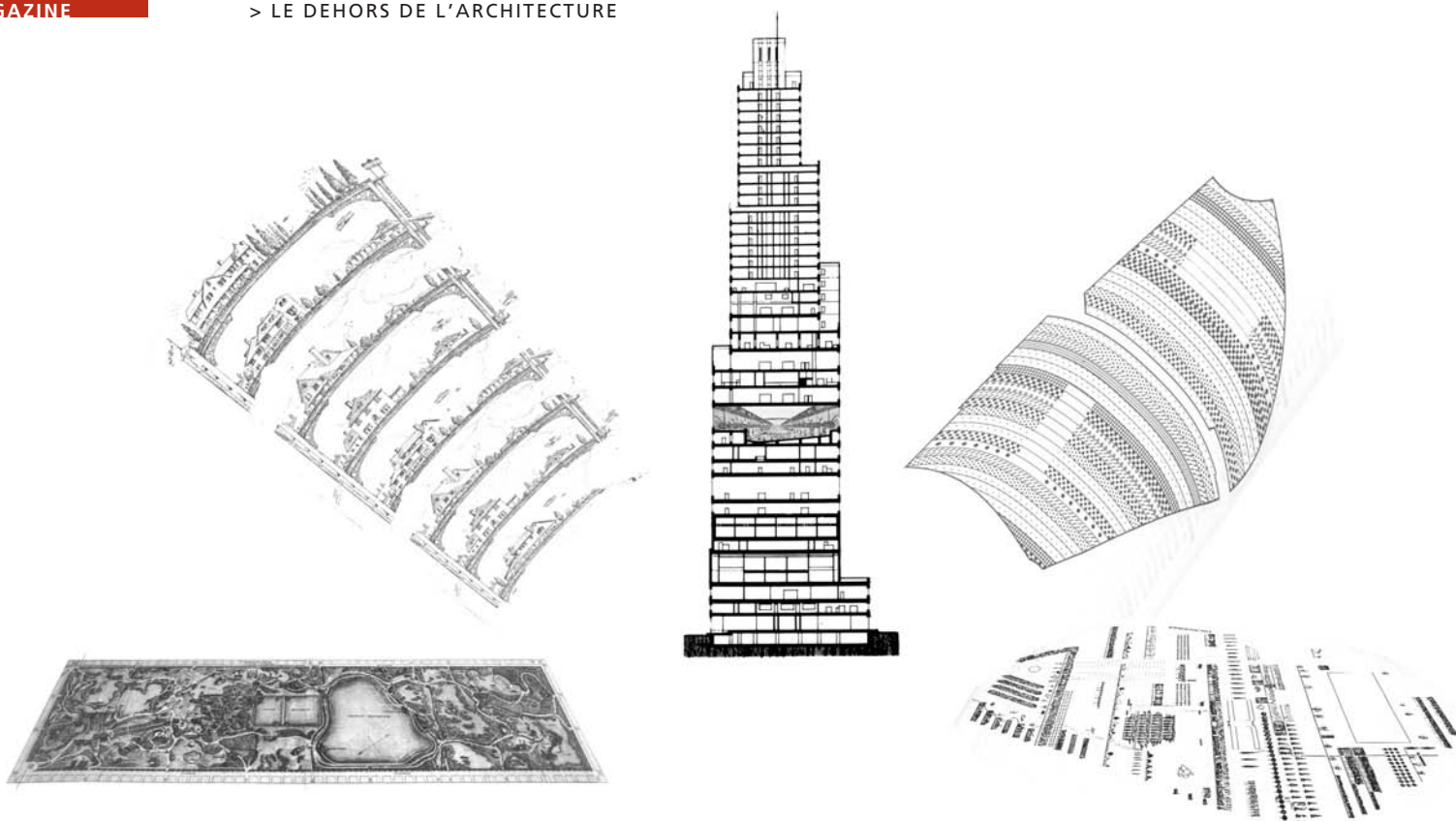
> QUÈSACO ?

- 74 Mais à quel usage ce bâtiment est-il destiné ?

> AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO
« d'architectures » n° 198 de mars 2011

Nous suivrons le Parcours de l'agence japonaise Bow-Wow
Dossier : La concertation, démagogie ou démocratie ?

Retrouvez tous les mois un dossier produits et prescriptions, l'actualité du design, les brèves, les concours et l'Agenda dans le **d'a-guide**, distribué gratuitement avec **d'a**



Manifester le suburbanisme

Entretien avec Sébastien Marot

Texte : Marc Armengaud



Sébastien Marot, philosophe, critique d'architecture et de paysage, est enseignant à l'Ensa de la ville et des territoires (Marne-la-Vallée).

Comment décrire l'espace contemporain si les variables de temps, de mouvement et d'interaction prennent le pas sur les formes stables ? Et quelle place donner aux informations invisibles du territoire : profondeur historique, réseaux, géographie des sols... Si notre époque est celle qui doit résoudre des équations complexes avant de se mettre au projet afin d'éviter de répéter les solutions simplistes et contraignantes du passé, il est légitime de se demander si nous disposons d'outils adaptés. Rencontre avec Sébastien Marot, dont le travail critique de « montage » propose une nouvelle manière d'investiguer sur les épaisseurs du territoire, pour faire se rencontrer personnages et récits qui fabriquent les sites et peuvent inspirer des projets différents.

^ *Flower Tower*, ou comment Central Park, lu par Rem Koolhaas dans *New York Délire*, a été transposé en matrice de projet par l'OMA pour le concours du parc de la Villette (in revue *Marnes*, n° 1, 2010).

Le territoire peut-il se déchiffrer de manière linéaire ? L'histoire des villes peut souvent se raconter comme un processus de croissance traduit par un vocabulaire de formes typologiques qui se succèdent. À une autre échelle, on peut raconter l'architecture comme une superposition de calques fonctionnels dont la vertu tient aux emboîtements logiques. Mais certaines réalités résistent à ces modes d'exposition méthodique, peut-être parce qu'elles n'appartiennent pas aux mêmes référentiels, même si elles sont indissociables : les pratiques de mobilité, les interactions entre temps et espace, les identifications socioculturelles des habitants à leur environnement, les organisations de la grande échelle...

Quels outils seraient adéquats pour révéler l'identité « suburbaine » des territoires contemporains, une identité qui se joue en dehors des notions clairement bornées de ville, infrastructure ou campagne ? Comment faire se manifester le sens des assemblages suburbains, comme la superposition de grandes emprises logistiques et de tracés agricoles, comme les superstructures modernes des villes nouvelles habitées par des sociétés multiculturelles inédites ? Ainsi, lorsqu'on cherche à redéfinir des limites à ces réalités complexes, comment recoller les plans entre les frontières physiques qu'imposent les infrastructures par exemple, et d'autre part la persistance discrète des découpages hérités des propriétés monastiques et nobiliaires ? L'enjeu n'est pas seulement de parvenir à identifier la richesse de ces sédimentations, mais d'en faire le fondement du projet d'architecture, de paysage ou d'urbanisme, dans une autre approche de l'ambition durable. Lorsqu'on envisage la question du site dans une telle complexité dimensionnelle, il n'est plus question d'une opposition simpliste entre pensée venue du site et pensée en surplomb. Il s'agit de déplier des dimensions pour être capable de les rendre actives, signifiantes, et que le projet puisse s'en nourrir. Mais les praticiens qui se réclament d'une telle inspiration savent aussi à quel point les maîtres d'ouvrage préfèrent entendre un discours de la simplification et de l'enchaînement des causes à effets quantifiables (et proportionnés à des durées de mandat !). Se pose donc de manière aiguë la

question du mode d'énonciation d'un tel rapport au réel. On pourrait d'ailleurs relire toutes les contributions sur le Grand Paris sous cet angle...

Critique et initiateur de débats et de revues (*Le Visiteur*, *Marnes*), le philosophe Sébastien Marot a pris position sur ce terrain précis. Et sa contribution doit certes s'apprécier pour ce qu'elle décrit du suburbanisme comme phénomène, mais peut-être encore plus comme proposition fondamentale sur l'art de révéler la puissance de projet des dimensions du site. Inventer un dispositif d'énonciation qui articule ces dimensions dans leur spécificité, c'est déjà engager des possibilités de projet. Pour un art du « montage » territorial, qui assume la discontinuité sans s'en contenter.

ENTRETIEN

DA : OÙ VOUS SITUÉZ-VOUS DANS LE CHAMP DE L'ARCHITECTURE ?

Sébastien Marot : On me présente souvent comme philosophe puisque c'est mon identité académique.

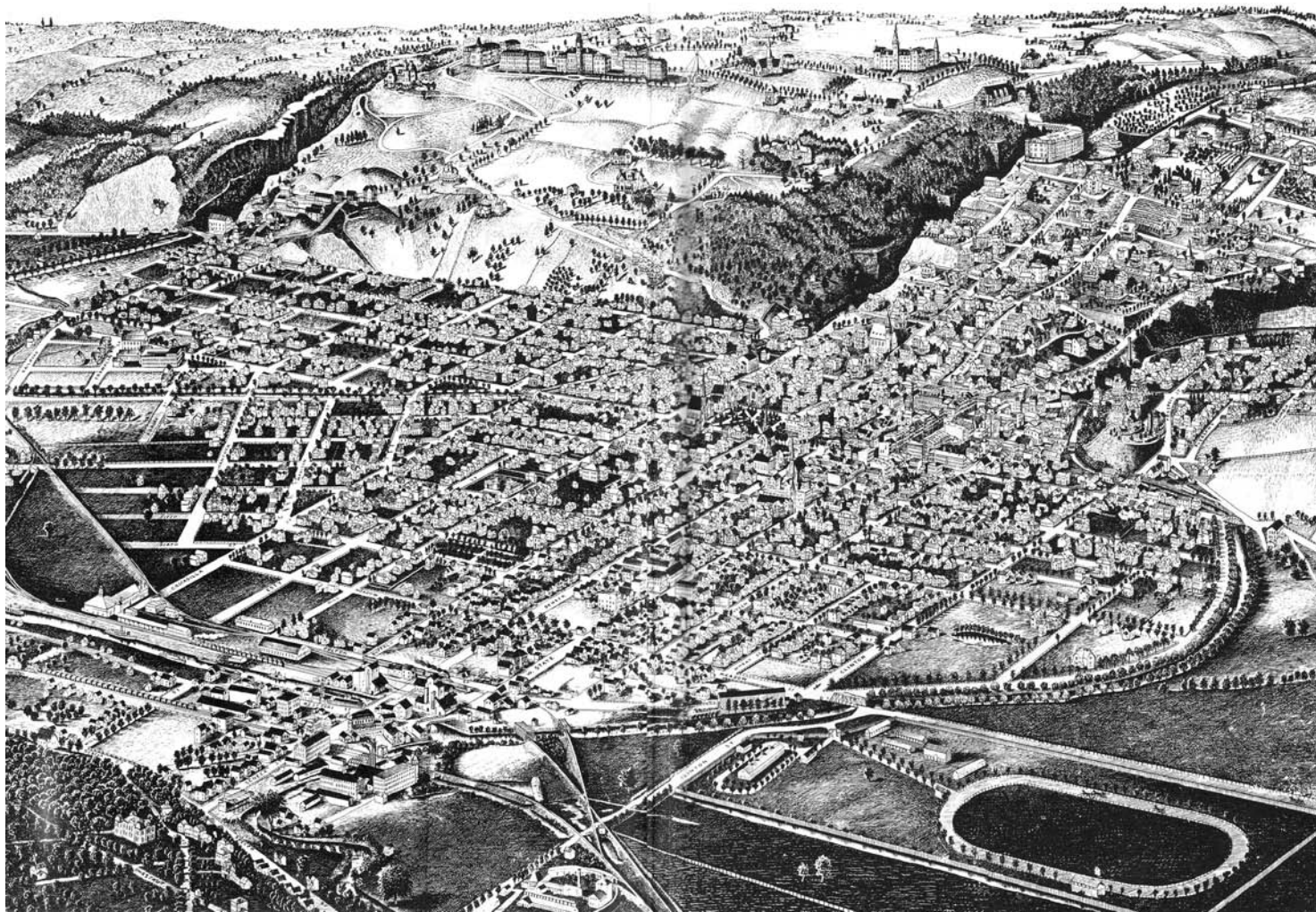
Mais en réalité, je me définirais comme un critique d'architecture et de paysage dont la position consiste à être un *visiteur*. Visiteur de situations construites et écrites, mais aussi souvent *visiting professor*... Les situations d'extériorité me conviennent.

Cette histoire de visites a peut-être commencé lorsque notre père, architecte, nous emmenait découvrir des bâtiments ou sur ses chantiers. Mais je me souviens surtout des dimanches où, entrant de tel ou tel musée, nous poussions toutes les portes pour entrer à l'intérieur des cours visiter des arrière-mondes souvent plus intrigants que les expositions vues plus tôt.

DA : VOTRE FORMATION THÉORIQUE PRÉPARE-T-ELLE VOTRE INTÉRÊT POUR LES FORMES DU RÉEL CONSTRUIT, ET DONC POUR LES APPARENANCES D'UNE CERTAINE MANIÈRE ?

SM : Mes goûts en philosophie m'ont orienté dans deux directions. Avec Aristote, l'élucidation des conditions concrètes de la matière et du vivant, ces mélanges dont

Vue de la ville d'Ithaca où se trouve l'université de Cornell, dans le nord de l'État de New York. Site où Sébastien Marot a identifié les éléments d'un manifeste relatif du suburbanisme. Conférences données sur ce travail en français : http://www.dailymotion.com/video/x9re13_sebastien-marot-conference-paysage_creation.





© Sébastien Marot

> Les neuf célibataires d'Ithaca, héros fondateurs d'un palimpseste incestueux qui superpose écrivains, géographes, *land artists*, architectes ou biologistes, comme autant de trajectoires fondatrices et refondatrices de la valeur du site.

Se former un jugement au contact de la chose produite, de l'œuvre individuée plutôt que de l'artiste ou de ses œuvres complètes.

la réalité est faite – le vraisemblable plutôt que l'absolu ; et un rapport fondamental à la langue et à la poésie découvert chez Heidegger, qui m'a fait aller vers la traduction. J'avais ainsi décidé sans commande de mettre en français les *Lettres à un jeune homme* de Thomas de Quincey, qui ont d'ailleurs été publiées. Cet auteur appartient à toute une littérature qui propose une autre relation au monde en racontant l'aventure de sa découverte, qu'il s'agisse d'îles au trésor chez Stevenson, de villes ou de banlieues avec Cingria ou Réda. J'ai ensuite découvert Guy Debord dans des conditions particulières : à Prague, à l'automne 1989, avec tous ses livres dans ma valise, au milieu de l'Histoire en train de basculer. Et entre mon arrivée dans une ville froide et déserte, la nuit, et mon départ dans l'euphorie quelques semaines plus tard, j'avais certes lu tout Debord, mais surtout j'avais vu Vaclav Havel élu président de la République par ceux-là mêmes qui l'avaient mis au cac hot, acclamé au balcon du château de Kafka !

DA : LA REVUE *LE VISITEUR*¹, QUE VOUS AVEZ CRÉÉE EN 1995, EST NÉE D'UN CYCLE DE CONFÉRENCES QUI CONFRONTAIENT HISTOIRE ET ACTUALITÉ.

SM : Cette aventure commence dix ans plus tôt, par un petit boulot ; je m'occupais de la location des salles vides de la SFA² qui traversait alors une crise d'identité. J'ai commencé à écouter ce qui se disait dans les couloirs, à réfléchir, et finalement à donner mon avis. J'étais embarqué dans une forme d'« action parallèle », version modeste du thème de Musil dans *L'Homme sans qualités*, dont le sens m'échappait mais qui a fini par se concrétiser sous la forme d'un cycle de confé-

rences. Cette double tribune d'histoire et d'actualité de l'architecture que j'ai animée pendant près de quinze ans, a été imaginée comme une université à la carte, ce qu'elle était pour moi et beaucoup d'autres, puisqu'il y a eu un public de plus en plus nombreux et fidèle. Probablement en raison de la liberté de ton et de l'éclectisme, possibles dans une vieille institution déconnectée des réseaux officiels. Au fil des années, des sujets plus contemporains sont apparus : les fictions urbaines, le paysage, l'art contemporain, la campagne... Au fil des discussions avec ceux qui participaient à la programmation (Jean-Louis Cohen, Antoine Picon, Pierre Caye, Arnaldo Rifkin...) et avec certains assidus (Charles Dard, Philippe Freiman, Bruno Murawiec, Denis Gabbardo...), est né le projet d'une publication qui se nourrirait des conférences mais ouvrirait d'autres pistes.

DA : VISITER DES « SITUATIONS CONSTRUITES », MOT D'ORDRE DE LA REVUE, ÉTAIT-CE UNE FAÇON DE REFUSER LA HIÉRARCHIE ÉTABLIE ENTRE ARCHITECTURE ET PAYSAGE, POUR RÉUNIR SUR LE MÊME PLAN CRITIQUES D'ART, HISTORIENS D'ARCHITECTURE, PAYSAGISTES, GÉOGRAPHES OU PHILOSOPHES ?

SM : Telle qu'elle a existé pendant ses dix premiers numéros, c'était une revue a-disciplinaire dont le mot d'ordre n'était ni la construction, ni la conception du projet, mais la *réception*. Se former un jugement au contact de la chose produite, de l'œuvre individuée plutôt que de l'artiste ou de ses œuvres complètes. Nous avons également l'idée que tout ce qui existe est contemporain, puisque ces objets habitent le même monde, qu'ils aient trois siècles ou trois ans. Le titre nous a permis de radicaliser cette attitude : le visiteur,

c'est celui qui fait du mouvement de la découverte le moteur d'une réflexion critique. Quant au terme de « situation construite », qui évite effectivement de se focaliser sur l'édifice, il renvoie moins à l'inspiration situationniste qu'à Alexandre Chemetov. Il avait fait une conférence à la SFA où il exprimait une relation très différente de la sphère du projet : loin de l'auto-identification emphatique des architectes avec leurs œuvres, il se définissait plutôt comme un acteur au statut changeant, en conversation avec des situations qui s'inscrivaient autant dans le temps que dans l'espace. M'intéressant alors de plus près au paysage, j'ai collaboré avec lui, notamment pour une étude sur l'île Seguin, et sur tout écrit « L'alternative du paysage » à l'occasion d'une exposition à Anvers en 1995. C'est ce texte, dans une version plus polémique, qui sera publié la même année dans le premier numéro du *Visiteur* et qui se termine avec la proposition d'investiguer un terme qui n'est ni la ville, ni le paysage, ni l'architecture mais leur condition contemporaine transversale : le suburbanisme.

DA : DANS LE NUMÉRO 4, FIGURE VOTRE ARTICLE SUR L'ART DE LA MÉMOIRE QUI VIENT D'ÊTRE REPUBLIÉ SOUS LA FORME D'UN LIVRE PLUS ILLUSTRÉ³. C'EST RÉTROSPECTIVEMENT UN DISCOURS DE LA MÉTHODE LITTÉRAIRE POUR LA REVUE, PUISQUE VOUS Y CONSTRUISEZ UNE CONVERSATION ENTRE DES RÉFÉRENCES LITTÉRAIRES, PSYCHANALYTIQUES, ARTISTIQUES ET FINALEMENT UN PROJET DE PAYSAGE.

SM : Ce numéro réunit plusieurs articles qui incarnent une nouvelle étape de la revue. Françoise Fromonot y écrit sur Utzon, Luc Baboulet sur les mythologies de la cabane américaine, ou Béatrice Julien sur la réinvention de Pierrefonds par Viollet-le-Duc. Tous deviendront membres du comité de rédaction qui conduira les six numéros suivants (avec Éric Lapière, Soline Nivet, Valéry Didelon et Pierre Chabard).

Mon texte sur l'art de la mémoire est le résultat d'un cours que je donnais à l'AA School cette année-là, où j'expérimentais le rapprochement de quatre objets différents réunis par intuition, pour parler du rapport entre mémoire et territoire : l'art de la mémoire de la rhétorique antique, Freud à propos de Rome, le retour du *land artist* Smithson dans les paysages en déprise de sa ville d'enfance, et enfin le parc de Lancy conçu

par le paysagiste suisse Georges Descombes en périphérie de Genève. Ce n'est qu'en travaillant que j'ai découvert des courtoises de transmission entre les diverses pièces. Et voilà que je trouvais traces d'un voyage très freudien de Smithson à Rome, juste avant ce voyage à Passaic, ou encore que le poète William Carlos Williams – mentor de Smithson – avait été élève dans un internat au-dessus de Genève où Georges Descombes irait plus tard, visitant les paysages qui seraient le site du futur parc de Lancy ! Quand on est suffisamment fidèle à sa paranoïa, on est toujours récompensé !

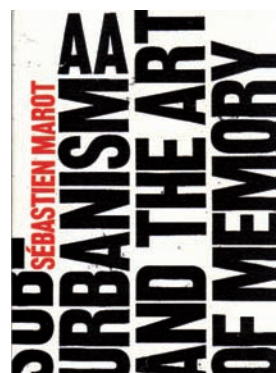
DA : EST-CE UNE THÉORIE OU UN ROMAN SUR LE PAYSAGE ?

SM : Je n'avais pas d'autre intention que d'illustrer cette dimension de l'*anamnèse* (la recherche d'une structure profonde du moi dans les couches de la mémoire) en laquelle je crois pour le projet de paysage, d'architecture ou d'urbanisme. Il s'agissait de placer en résonance des champs différents pour révéler l'attention qu'il faut avoir lorsqu'on arrive sur un site qui doit s'aborder avec cette diversité de regards, cette mise en tension. D'un point de vue littéraire, ce projet imposait une construction narrative. C'est ma première expérience de *montage* architectural (ou *d'échafaudage*), pour mettre en question un rapport particulier au paysage (la mémoire) à partir d'objets culturels précis, pour déboucher sur une situation réelle inattendue, ce parc qui n'entre pas a priori dans le champ des œuvres majeures, précisément par sa justesse de relation au site qui pourrait le faire passer pour mineur.

Un montage plutôt qu'un collage, car pour mettre en relation des registres différents, il faut un travail de transposition d'une dimension dans l'autre, et pas simplement de traduction littérale. J'imagine que l'on peut faire des projets d'architecture de la même manière, car la plupart des architectes font face à ce constat : on a affaire au disjoint. En composant ce type de montage, on peut récupérer des volumes d'espaces temps à condition de les identifier dans leur richesse, leur profondeur. Ce qui se traduit plutôt par des agencements discontinus, des interventions mesurées, voire suspendues, comme expression d'une intelligence de ce divers dont le projet hérite. Pour moi,

Notes

1. Revue publiée par la SFA et les éditions de l'Imprimeur. Les dix premiers numéros qui correspondent au projet initial de la revue (« explorer des situations construites ») peuvent être commandés par Internet sur le site <www.levisiteur.com>. La revue a été relancée récemment sous le même nom par une équipe entièrement différente dont le projet éditorial ne s'inscrit plus sous le motif de la visite.
2. Société française des architectes, fondée en 1877 sous le nom de SADG. <<http://www.sfarchi.org>>.
3. *L'Art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, éditions de la Villette, 2010.



< « L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture » a d'abord été publié dans *Le Visiteur* n° 4, puis en anglais par les éditions de AA School, en espagnol par GG et finalement à nouveau en français par les éditions de la Villette (2010) dans une version plus illustrée.



© Benoît Saniard, graphiste de la revue



^ Sébastien Marot et Éric Alonzo conduisent la nouvelle revue de l'Ensavt de Marne-la-Vallée, *Marnes, documents d'architecture*, dont le premier numéro est paru en janvier 2011. Clichés du traceur.

Le travail littéraire qui consiste à superposer des objets disjoints en établissant des transmissions entre eux, c'est le mieux que je puisse faire.

le travail littéraire qui consiste à superposer des objets disjoints en établissant des transmissions entre eux, c'est le mieux que je puisse faire.

DA : QUELS ÉTAIENT VOS MODÈLES POUR CETTE TECHNIQUE DE MONTAGE ?

SM : Je n'ai lu sérieusement *New York Délire* de Rem Koolhaas qu'après avoir écrit ce texte. J'ai été enthousiasmé par ce montage radical, par juxtaposition de segments relativement indépendants entre lesquels l'auteur fait l'effort de ne pas ménager de transitions. Parce que les relations ne se font pas par des articulations entre les éléments, mais se jouent entre le cœur de chaque partie. C'est une littérature laconique qui procède sans conjonctions de coordination, par aperçus qui supposent qu'il y ait un lecteur qui réfléchit en lisant. Ce qu'il faut donc, c'est ne pas voler au lecteur les conjonctions, sinon on affaiblit la réflexion.

Transposé dans la sphère du projet, cela nous dit qu'il faut se libérer de la grammaire des liaisons : de fait, le tricotage abusif des liens finit par annuler l'espace, le vide est essentiel au paysage, même si on croit toujours qu'il se définit comme une continuité.

DA : VOUS AVEZ DEPUIS OUVERT UNE CONTROVERSE SUR L'OPPOSITION ENTRE SURURBANISME ET SUBURBANISME.

SM : Effectivement. Rem Koolhaas le laconique est aussi le champion d'une forme de sururbanisme inspiré de la super densité de Manhattan, et c'est ce paradoxe qui a guidé mon projet de composer un « manifeste relatif du suburbanisme ». Relatif parce que rien de ce qui est du suburbain n'est absolu, et surtout parce qu'il est relatif au sururbanisme de *New York Délire*. Dont j'avais essayé d'analyser l'importance sur l'œuvre construite dans un article pour *AA Files* comparant le projet de l'OMA pour la Villette avec Central Park (invitant Smithson et Chemetov dans cette discussion) et montrant la continuité entre le manifeste situé et la proposition située. Ce texte paraît ces jours-ci en français dans la nouvelle revue de l'école d'architecture de Marne-la-Vallée⁴ consacrée à des documents d'architecture difficilement accessibles, traduits et commentés par les enseignants, chercheurs et étudiants de l'école.

DA : VOS EXPLORATIONS DU TERRITOIRE COMME PALIMPSESTE CULMINENT À ITHACA.

SM : Mon travail de thèse poursuit ce travail sur le montage en donnant un tour de vis supplémentaire. Après l'unité de temps, l'unité de lieu. J'étais à la recherche d'une situation où se croiseraient les trajectoires de mes différents intérêts, et je suis tombé sur Ithaca, petite ville du nord de l'État de New York, où se situe l'université de Cornell. Colin Rowe, à qui j'avais réservé la coda qui conclut le livre sur l'art de la mémoire, avait enseigné trente ans à Cornell en en faisant La Mecque du *space talk* et du « contextualisme », Koolhaas y avait rejoint Oswald Mathias Ungers au début des années soixante-dix et Gordon Matta-Clark, qui avait été là-bas étudiant en architecture, avait démarré son étonnante trajectoire artistique en jetant des ponts en cordes à travers les gorges vertigineuses qui traversent le campus.

Et puis quoi ? Smithson avait réalisé là-bas son dernier non-site à l'occasion de l'Earth-Art Show où s'étaient retrouvés, en 1969, l'essentiel des futurs *land artists*. Et Nabokov, enseignant à Cornell dans les années cinquante, avait ingéré son paysage dans la structure quadridimensionnelle de ses derniers romans... Je m'y installe et je commence par cette découverte : Siméon de Witt, héros du premier chapitre de *New York Délire* pour avoir composé le principe de la *grid* des villes nord-américaines, est en fait le fondateur d'Ithaca ! Et tout se met en mouvement, dès lors que la réalité se met à dépasser la fiction, celle-ci devient un mode de construction de la recherche sur le réel. En ressortent neuf personnages, qui correspondent à trois âges successifs de relation aux paysages d'Ithaca, d'abord les trois fondateurs (ingénieur, biologiste, amateur d'architecture), puis trois architectes européens réfléchissant aux schémas urbains, et enfin trois artistes (Nabokov, Smithson, Matta-Clark). Ces croisements de trajectoire composent un périmètre critique pour interroger le rôle de la géographie dans la compréhension du territoire, y compris urbain. Le sururbanisme n'apparaissant plus que comme un moment du suburbanisme.

DA : MAIS CE TYPE DE TRAVAIL N'ACCORDE-T-IL PAS UNE PLACE TROP IMPORTANTE À L'HISTOIRE ET AUX PROJECTIONS CULTURELLES SUR LE SITE, AU RISQUE DE L'ENFERMER DANS SES HISTOIRES ET SON PATRIMOINE, EN RÉSISTANCE CONTRE LE PROJET NEUF ?

SB : Il s'agit d'une ode au site qui construit « rétroactivement » une conversation. Mais je n'ai rien inventé : ces trajectoires s'y sont vraiment superposées, partageant un intérêt puissant pour le site, et elles ont déposé des traces qui contribuent à fabriquer le site aujourd'hui. Ce montage devrait non seulement intéresser les historiens, mais surtout ceux qui font du projet et sont tournés vers l'avenir. D'ailleurs, immédiatement après le texte sur l'art de la mémoire, mon projet suivant était de composer un manifeste symétrique, consacré à *l'art d'espérer* ! Ou comment les projets se rapportent à la dimension de l'avenir, en particulier les relations de l'architecture avec l'idée d'environnement, qui semble aujourd'hui manquer de cette capacité d'espérer dont les projets et les sites ont besoin. Il ne faut pas se satisfaire d'une relation coupable ou quantitative au défi du développement durable. On n'a pas tout dit si on énonce que la réalité est épuisée ou que le programme se substitue à la nature. Car elle est elle-même chargée d'une richesse profonde qui doit inspirer un autre rapport au site. ■

Propos recueillis par MA

4. *Marnes, documents d'architecture*, éditions de la Villette, 2011. On retrouve d'ailleurs plusieurs auteurs du *Visiteur* dans l'équipe éditoriale, comme Luc B. aboulet, Pierre Chabard, Antoine Picon, Soline Nivet et Éric Alonzo, ce dernier dirigeant la revue avec SM.



^ Nabokov chassant le papillon à Ithaca en 1958.

Le vide est essentiel au paysage, même si on croit toujours qu'il se définit comme une continuité.

V Robert Smithson, Mirror Trail, Cayuga Salt Mine Project, Ithaca, 1969.



© The estate of Robert Smithson/VAGA, New York/DACS, London 2006